

## Le terrain informel

Entretien de Catherine Aubertin (1) avec

Serge LATOUCHE (2)

C. A. – *Vous pensez que les chercheurs dits de terrain possèdent la « connaissance concrète ». Comment définissez-vous cette connaissance ?*

*Serge Latouche* – En tant qu'universitaire, le terme « chercheur de terrain » m'insupporte. Tout intellectuel, tout chercheur a le monde pour terrain. En rétrécissant exagérément son champ de réflexion, on risque d'oublier que tout est interdépendant dans le village mondial.

L'idée d'*avoir un terrain* est une idée venue essentiellement des ethnologues, elle contient quelque chose d'important et à la fois quelque chose d'extrêmement biaisé. Je m'explique : parmi les plus grands sociologues et anthropologues certains n'ont jamais fait de terrain. Marcel Mauss, que je considère comme le père de l'anthropologie, n'a jamais fait de terrain. James Frazer, à qui l'on demandait s'il ne voulait pas aller voir ces gens à propos desquels il avait déjà écrit sur le Totémisme, a répondu « surtout pas ! ». Sans doute cette position est-elle excessive. Toutefois, il y avait une division du travail entre les ethnographes qui observaient et décrivaient et les ethnologues qui procédaient à des analyses à partir de matériel produit par les premiers. Cette répartition des tâches était pratiquée, peu ou prou, dans toutes les disciplines, avec un certain bonheur.

Depuis quelques années, on constate l'excès inverse et la montée d'une véritable idéologie du terrain. Le terrain est devenu un mode de légitimation pour des chercheurs sans idée. L'inflation de thèses a contraint les universitaires à entrer dans cette voie en multipliant l'offre de sujets « microconcrets ». La dévaluation des grandes synthèses liée à la crise des idéologies a fait le reste.

Personnellement, je suis très friand de tous les apports des gens qui travaillent sur le terrain. Il est inconcevable de mener des recherches théoriques en faisant abstraction de ce qui se passe dans le monde. Par inclination personnelle, je suis plutôt ce que l'on appellerait un chercheur en chambre. J'attache plus de poids à l'intuition, à l'interprétation qu'à la récolte des données, mais je n'en nie ni la pertinence, ni la nécessité.

Je me garde de dire que la récolte de données exclue l'intuition. On ne fait pas d'observation pure. Cette naïveté positiviste a fait son temps. Tout travail de terrain suppose, implicitement ou explicitement, des intuitions et aussi un système d'interprétation voire même une véritable théorie.

(1) Économiste. Orstom.

(2) Économiste. Professeur à l'université Paris-XI.

L'opposition chercheur en chambre-chercheur de terrain est cependant inéluctable car chacun a tendance à défendre sa paroisse. Mais il n'existe pas de démonstration possible pour établir que le modèle préalable l'emporte sur l'observation ou que l'observation fait naître le modèle. Les deux sont complémentaires tout en étant nécessairement concurrents. Je pense qu'il doit y avoir une articulation entre ces deux types de recherche qui doivent se féconder mutuellement, sans se fondre l'une dans l'autre.

– *Pouvez-vous illustrer vos propos par vos travaux actuels sur l'informel ?*

– L'économie informelle est, par définition, un domaine concret. Il est impensable de pouvoir en parler sans s'appuyer sur des descriptions, des entretiens, des rencontres vécues. Le plus précieux dans les travaux de terrain sur l'informel, c'est la mise en scène des acteurs eux-mêmes au travers d'enquêtes « bien menées ».

Comme vous le savez, une des raisons du succès du thème de recherche de l'informel, c'est qu'on peut y mettre tout et n'importe quoi. Chacun se choisit son informel sur mesure. J'ai pris la précaution dans tous mes travaux de préciser que ce qui m'intéresse dans l'informel, ce sont ces activités qui émergent dans les bidonvilles des métropoles africaines, mis en œuvre par les exclus de l'économie officielle, par ceux qui ne peuvent y trouver de travail. Ils sont condamnés, pour assurer leur survie, à réinventer des formes d'organisations sociales au sein desquelles ils produisent et créent, non pas seulement de l'économie, mais la totalité de leur vie sociale. Bien sûr, toute expérience de ce type est menacée d'être gangrenée par les sollicitations du marché mondial. Il n'y a pas d'expériences qui puissent être menées derrière des barrières infranchissables.

Ce que j'étudie dans l'univers informel, c'est cet extraordinaire laboratoire de toutes sortes de formes, des meilleures aux pires. J'y vois l'émergence de tentatives de réenchâssement de l'économie dans le social. Cela me semble important face aux menaces actuelles qu'amène la logique de la mégamachine techno-économique transnationale.

Suivant l'analyse bien connue de Karl Polanyi, l'Occident a connu une impulsion extraordinaire du fait du désenclavement de l'économie par rapport au social. Cette autonomisation a entraîné aussi des souffrances effroyables. L'émancipation de l'économie (et on peut, à la suite d'Ellul, y ajouter le technique) a mis sur orbite une mégamachine prodigieuse mais sans pilote et qui fonce à toute allure vers l'inconnu (sans doute un mur ou un précipice).

Ce qui s'invente dans certains bricolages réussis de l'informel, ce sont des voies possibles pour échapper à ce grand naufrage.

– *Pensez-vous que les chercheurs en sciences sociales aient un rôle à jouer dans le développement ?*

– Je ne sais pas s'ils ont un rôle à jouer dans le développement. Je constate qu'ils ont joué, objectivement, un rôle particulièrement désastreux.

Ce que les chercheurs peuvent apporter de mieux, c'est une connaissance et une intelligence des réalités et des dynamiques. Lorsque le chercheur se mêle d'être le conseiller du prince et de préconiser des actions concrètes, je pense qu'il sort de son rôle. Il faut prendre très au sérieux l'éthique de la recherche qui n'est pas celle du politique. Là, je vous renvoie à la thèse de Max Weber sur les rôles du savant et du politique.

La meilleure chose que les chercheurs puissent apporter, c'est offrir au citoyen un éclairage sur ce qui se passe réellement, sur l'évolution actuelle des dynamiques économiques, sociales, culturelles Nord-Sud qui sont extrêmement inquiétantes.

Pour ma part, je me bats depuis 15 ans contre le développement. Le développement, je l'ai dit à travers mes ouvrages, est un concept ethnocentrique et ethnocidaire.

On se trouve en face du dilemme suivant. Ou on désigne par développement n'importe quelle dynamique culturelle et, par conséquent, à ce moment là ça ne veut rien dire, et autant éviter le terme. Ou bien on désigne un ensemble d'expériences qui présentent quelque chose de commun avec l'expérience de l'industrialisation occidentale qui historiquement a constitué le paradigme du développement. Ce noyau commun, c'est inéluctablement la croissance économique et l'accumulation du capital et c'est de là, précisément, que surgissent à la fois l'occidentalisation du monde, la prédation de la nature, la destruction de toutes les sociétés et les cultures qui ne correspondent pas à ce modèle.

Le « noyau dur » du développement est lié à ce que l'on peut appeler, à la suite de Castoriadis, des « significations imaginaires sociales » qui sont toutes occidentales : le progrès, l'universalisme, la rationalité quantifiante, la maîtrise de la nature. Il est temps de casser la langue de bois développementaliste. Il n'y a pas d'autre développement que le développement réellement existant. Les pays opprimés, humiliés, étranglés par la mégamachine techno-économique occidentale ne veulent ni du développement réellement existant, ni même des mirages du développement dont ils subissent les conséquences désastreuses depuis des décennies. Ils aspirent d'abord à survivre et si possible à vivre bien (et non mieux ou plus), c'est-à-dire à pouvoir s'épanouir selon leurs propres valeurs et leurs choix culturels sans être broyés par la course au plus haut PNB par tête qui les condamne à l'exclusion et à la misère radicale. Il a fallu 70 ans pour comprendre que le socialisme signifiait le goulag, plus la nomenklatura, plus Tchernobyl. Espérons qu'il ne nous faudra pas encore 40 ans pour découvrir la signification réelle du développement !

– *Être économiste et travailler de manière critique sur les problèmes de développement, n'est-ce pas remettre en cause les bases théoriques de l'économie ?*

– Incontestablement. Les économistes « sérieux » n'ont jamais considéré l'économie du développement comme un domaine noble et pertinent. Cela explique en partie la situation de relatif ostracisme dans laquelle les économistes du développement sont tenus par leurs pairs. Pour les chercheurs économistes de l'Orstom vient s'ajouter le fait qu'étant sur le terrain, leur savoir-faire se développe au détriment de leur faire-savoir.

Le première connaissance que j'ai eue de l'Orstom, c'est en Afrique lorsque j'étais en poste au Zaïre en 1964, au Congo belge à l'époque. L'Orstom présentait l'image d'une institution coloniale, sorte de vivier d'anciens administrateurs de la France d'outre-mer. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai retrouvé à nouveau l'Orstom à travers un certain nombre de recherches en sciences humaines, en particulier avec les travaux sur l'économie informelle. Souhaitant approfondir ma connaissance concrète de ce domaine, je me suis petit à petit rapproché de l'Orstom. Il faut dire que malgré une indéniable notoriété des principaux chercheurs, leurs travaux restaient peu utilisés par les universitaires.

Toutefois j'irai beaucoup plus loin : celui qui s'intéresse sérieusement à l'économie et au développement doit, à la fois, renier l'économie comme pratique disciplinaire autonome et formalisée, et le développement comme projet impérialiste et ethnocidaire.

– *Comment dans ce contexte imaginer une politique de partenariat ?*

– Dans le contexte de l'aide au développement, le partenariat est une forme atténuée de paternalisme. On sait bien que l'on ne peut plus fonctionner comme au beau temps des colonies. Au lieu d'avoir des nègres, on a des partenaires. C'est-à-dire que l'on se crée des interlocuteurs, plus ou moins valables, pour avoir une image en miroir avec qui entretenir un pseudo-dialogue.

Je caricature. Bien sûr, je pense qu'il y a des actions importantes à mener pour aider le Sud à monter ses propres laboratoire de recherche dans sa propre optique, ne serait-ce qu'au niveau matériel. Malheureusement, le plus souvent ces actions de partenariat ne sont jamais absentes d'arrière-pensées, même avec les meilleures intentions du monde.

Toute institution humaine est condamnée à fonctionner dans une certaine ambiguïté. D'ailleurs, j'observe que l'Orstom dépend du système public de recherche française et que les gouvernements ne tiennent généralement aucun compte des analyses qui ont pu être faites par leurs propres chercheurs. Souvent, je le regrette. Je pense à un problème comme la Nouvelle-Calédonie, pour lequel on n'a tenu aucun compte des travaux remarquables des anthropologues français, mais on pourrait en citer beaucoup d'autres.

Sans vraiment aller jusqu'à rêver d'une recherche vraiment indépendante et disposant de moyens matériels convenables, ce qui est tout à fait utopique, est-il naïf de souhaiter que la recherche savante sur les sociétés non occidentales financée par les citoyens soit plus axée sur la connaissance des intérêts réels des populations du Sud, avec un éclairage en retour sur la connaissance de nos propres sociétés qui ont encore bien des zones d'ombre à mettre au jour ?